

## ABONNEMENTS

PARIS (Trois mois)..... 18 fr.  
 DÉPARTEMENTS (Trois mois)..... 20 fr.

Les abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois.

## BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION  
 Rue du Croissant, 16.

S'adresser pour les annonces du CHARIVARI, à M. ALBERT HARDUIN, fermier d'Annonces, 10, rue de la Vrillière, (en face la Banque).



## ABONNEMENTS

PARIS (Trois mois)..... 18 fr.  
 DÉPARTEMENTS (Trois mois).... 20 fr.

Les abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois.

## BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION  
 Rue du Croissant, 16.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins, à M. LOUIS HUART, rédacteur en chef.

# LE CHARIVARI

## BULLETIN.

Le *Pays* dément de la façon la plus formelle le bruit qui avait couru du prochain départ de notre armée de Rome. Dès lors nous ne comprenons plus les grandes colères et les cris de désespoir que l'affaire Mérode inspire aux feuilles ultramontaines. Qu'avaient-elles à craindre en effet? Que l'incartade du ministre de la guerre de Rome n'amènât la retraite de notre armée. Du moment que rien n'est changé à l'état des choses, qu'est-ce que le reste peut leur faire? M. de Mérode se retirera et ce sera tout; il n'y a pas là de quoi s'arracher les cheveux, comme le fait M. de Riancey.

On assure pourtant que M. de Mérode aurait offert sa démission et que le pape l'aurait refusée. Cette nouvelle qui a circulé ce soir dans Paris n'a pas, il est vrai, de caractère officiel, mais, si elle venait à se confirmer, où en serait-on? Le refus d'accepter la démission de M. de Mérode aurait une bien autre gravité que la scène entre ce dernier et le général de Goyon.

En attendant qu'on sache la vérité sur ce point, il paraît que la police française à Rome a arrêté deux conspirateurs bourbonniens qui faisaient le métier de recruteurs pour les bandes qui désolent le pays napolitain. La police française aura beaucoup à faire, si elle veut se lancer décidément dans cette voie; il y aurait économie de temps et de travail pour elle à s'en prendre aux chefs plutôt qu'à leurs agens. Le véritable recruteur de la chouannerie napolitaine, n'est-ce pas François II?

Pendant que la politique se traîne ainsi à peu près au hasard à travers toutes sortes de contradictions et de non-sens, le gouvernement romain s'occupe de savoir ce que le comte de Cavour a confessé à son lit de mort au père Jacques. Ce religieux, mandé à Rome, a été enfermé dans un couvent et interrogé par l'inquisition, qui tient absolument à connaître le secret de la confession du ministre italien, quoique le secret de la confession soit sacré.

Le *Salut public* de Lyon annonce que *Tartufe* a enfin remporté la victoire, ou si vous l'aimez mieux, qu'il a été battu. J'entends que le chef-d'œuvre de Molière sera enfin représenté à Lyon. Qui est-ce qui a levé l'interdiction? On n'en sait rien. Le *Tartufe* était défendu, il ne l'est plus; voilà tout ce qu'on peut en dire. La main mystérieuse qui avait jugé à propos de s'appesantir sur lui continue de garder l'anonyme.

En somme n'eût-il pas mieux valu se tenir tranquille? La curiosité publique a été surexcitée par le bruit fait à cette occasion, de sorte que le théâtre sera trop petit pour contenir la foule qui se pressera à la première représentation de cette pièce qu'on dit très prochaine et qui sera un véritable événement. Voilà ce qu'on y aura gagné, et ce sont là de ces habiletés dont le parti de l'éteignoir ne se corrige jamais.

Clément Caraguel.

## L'EXTINCTION DU BRIGANDAGE.

La cour de Rome a toujours été fort calomniée en France, mais actuellement elle l'est plus que jamais. On l'accuse formellement d'envoyer de l'or, des fusils et même des canons aux insurgés des Abruzzes, et la ma-

lignité publique va jusqu'à répandre le bruit que les bandes bourbonniennes sont organisées et recrutées par les soins et sous la haute direction du gouvernement romain.

Les familiers du saint père, qui ont tant crié l'année dernière contre la protection que le Piémont avait suivie accordée à l'expédition de Garibaldi, ne pouvaient pas laisser peser longtemps sur eux un reproche du même genre, mais encore plus grave, puisque les volontaires de Garibaldi travaillaient à former l'Italie, tandis que ceux de Chiavone n'ont d'autre rêve que de la déformer. La cour de Rome vient de donner à cette fausse nouvelle le démenti le plus concluant. Non-seulement elle n'a jamais encouragé le brigandage, mais elle vient de prendre des mesures particulièrement énergiques pour en hâter la répression. Tous les gens suspects d'attachement à François II sont désarmés et les organisateurs de bandes légitimistes traduits devant des conseils de guerre spéciaux qui les traitent avec la dernière rigueur, je vous prie de le croire.

Un des Cadoujal les plus dangereux de cette Vendée italienne vient d'être arrêté au moment où il se disposait à passer la frontière pontificale à la tête d'une troupe de deux cent cinquante hommes. Ramené immédiatement à Rome, il a été traduit dernièrement devant une commission militaire. Nous avons entre les mains un extrait de son interrogatoire et un résumé de son jugement. On verra que les gardiens du pouvoir temporel ne badinent pas avec les révolutionnaires, quel que soit le parti auquel ils appartiennent.

Nous soumettons le procès en question à la bonne foi de nos contemporains.

LE PRÉSIDENT. — Accusé, il résulte de l'instruction, qu'au moyen de quêtes domiciliaires vous auriez équipé une troupe de deux cent cinquante volontaires, destinés à aller combattre en faveur des princes légitimes?

RÉPONSE. — C'est faux!

D. — Comment se fait-il donc que le 20 juillet dernier vous ayez été arrêté à la tête de ladite troupe au moment où vous sortiez des Etats de l'Eglise?

R. — Je ne connais pas les hommes dont vous me parlez. Je me promenais pour ma santé; il paraît que ces messieurs ont eu la fantaisie de marcher derrière moi. Ce n'est pas ma faute. On m'a empoigné en prétendant que j'étais à leur tête. Ce sont eux qui étaient à ma suite, voilà tout.

D. — Votre explication nous paraît assez satisfaisante; mais, permettez-moi de vous adresser une question: Comment se fait-il que vous et les personnes qui vous suivaient fussiez armés de pied en cap?

R. — C'était par précaution; le soir, vous savez, les chemins ne sont pas sûrs.

D. — C'est vrai, votre observation est parfaitement juste; mais d'où vient alors qu'on a saisi sur vous une proclamation dans laquelle vous annonciez le prochain rétablissement de François II sur le trône de ses pères? L'accusé ne répond pas.

LE PRÉSIDENT. — Votre explication suffit, le tribunal s'en contente. Maintenant veuillez, si toutefois cela ne vous gêne pas trop, nous en fournir une autre: au moment de votre arrestation vous auriez dit que vous alliez rejoindre l'armée de Chiavone.

R. — C'est exact.

D. — Dans quelle intention?

R. — Dans l'intention de.....

D. — De l'engager à se dissoudre, n'est-il pas vrai?

R. — Précisément.

LE PRÉSIDENT (à son entourage). — Vous voyez que je ne le lui fais pas dire. Maintenant, en supposant que vous fussiez acquitté par le tribunal, que feriez-vous de votre liberté?

R. — J'en profiterais pour continuer ma promenade hors des Etats du pape.

LE PRÉSIDENT (avec bonté). — Nous comprenons cela, la santé avant tout; mais n'auriez-vous pas peur d'être tout seul?

R. — Si fait, monsieur le président; c'est pourquoi je vous prierai d'abord de me faire rendre mes armes et de permettre aux deux-cent-cinquante personnes que je ne connais pas de continuer à m'accompagner. Ils avaient tous l'air de braves, gens et je serais bien plus tranquille si je les savais derrière moi.

LE PRÉSIDENT. — La loyauté nous fait un devoir de prendre votre demande en sérieuse considération. Avocat, vous pouvez vous asseoir, la cause est entendue; le tribunal va délibérer.

Vous comprenez l'anxiété qui remplissait l'auditoire. Tous les cœurs battaient en pensant que ce malheureux allait peut-être tomber victime de l'implacable sévérité des commissions militaires. Heureusement le président, après cinq minutes à peine de délibération, rentra suivi de ses conseillers pour prononcer le jugement suivant:

Attendu qu'il résulte de l'instruction et des débats que l'accusé, loin de chercher à provoquer la guerre civile, n'avait d'autre intention que de l'éteindre; et que d'ailleurs son médecin lui ordonne de se promener le plus loin possible en ayant soin de se faire accompagner constamment d'au moins deux-cent cinquante personnes;

Le renvoie purement et simplement des fins de la plainte, sans dépens;

Ordonne que ses armes lui seront rendues, et, vu l'état de plus en plus menaçant du brigandage, ajoute à son bagage un petit canon qui lui servira à se défendre plus efficacement;

Ordonne qu'il sera mis immédiatement en liberté s'il n'est retenu pour autre cause.

Ce jugement, ajoute le journal qui le publie, ne peut manquer de porter la terreur chez les chefs de bande,  
 Henri Rochefort.

## DES DANGERS QUE PRÉSENTENT CERTAINES PIÈCES.

Dans le grand drame de *la Prise de Pékin* qu'on vient de représenter au Cirque, M. d'Ennery blâme les Anglais de fournir de l'opium aux Chinois; il prétend, non sans raison, qu'il est honteux pour un pays aussi civilisé que l'Angleterre d'encourager une nation à s'abrutir en lui vendant un funeste poison.

Nous approuvons fort M. d'Ennery et nous désirons sincèrement que les Anglais veuillent bien profiter de la leçon qui leur est faite dans *la Prise de Pékin*.

Pendant les trois premiers actes on attaque le commerce des Anglais. Tout va donc pour le mieux dans le meilleur des drames. On représente les fumeurs d'opium comme beaucoup plus crétiens que ne l'était celui de la Gâté.

Mais voici qu'au quatrième acte on met en scène le rêve de l'opium, un rêve ravissant, comme ceux des *Mille et*

une *Nuits*, et même nous ne croyons pas exagérer en disant qu'il est beaucoup plus merveilleux que ceux dont les contes de fées donnent des descriptions.

Lorsqu'on voit de si belles choses, comment voulez-vous empêcher des fumeurs d'opium de s'adonner à leur funeste passion ? C'est impossible.

Si les auteurs de ce drame voulaient exciter l'horreur du public pour une pareille coutume, ils devaient nous montrer les fumeurs d'opium faisant, non pas des rêves charmants, mais des rêves hideux.

C'est alors qu'on aurait eu un profond dégoût pour l'opium.

Mais au lieu de cela, dans ce drame qui a l'intention d'avoir une haute portée morale, on représente un véritable paradis.

On voit un lac entouré de fleurs magnifiques, puis tout à coup une nuée de jolies femmes sortent du calice de ces fleurs et s'élèvent dans les airs.

Pas un crapaud ne vient troubler la limpidité de ce lac, pas une de ces fleurs n'est fanée, pas une de ces femmes n'est borgne, bossue ou bancale, pas une même n'a dépassé trente ans.

Qu'on m'apporte une pipe et de l'opium, je veux fumer de l'opium, de l'opium *for ever!*

Le soir de la première représentation de *Pékin* j'étais au foyer après le quatrième acte, j'entendis deux gandins tenir entre eux la conversation suivante :

— Eh bien ! que dis-tu de ce décor ?

— Il est merveilleux.

— Il m'a donné beaucoup à réfléchir.

— Ah bah !

— Je vais quitter Adèle.

— Quel rapport ce drame peut-il avoir avec Adèle, tu as donc l'intention de partir en Chine ?

— Non, mais je ne veux plus avoir de maîtresse ; je vais fumer de l'opium. C'est cent fois plus agréable.

— Quelle folie !

— Ce n'est pas une folie, je te parle très sérieusement. J'ai presque mangé tout mon capital, je vais passer le restant de mes jours à fumer de l'opium afin de faire des rêves charmants.

Je suis sûr qu'au moment où j'écris cet article ce pauvre gandin a déjà fumé plusieurs pipes d'opium et qu'il est complètement crétin, — vu qu'il paraissait avoir déjà quelques dispositions pour cela.

Ce n'est pas tout.

Depuis longtemps je n'avais pas été rendre de visite à M. Prudhomme, je désirais savoir comment se portait cet excellent bourgeois.

Sa femme vint m'ouvrir et sitôt qu'elle me vit elle se jeta dans mes bras.

— Ah ! mon bon monsieur, s'écria-t-elle en sanglotant, vous avez devant vous une femme éplorée.

— Qu'est-il arrivé ? M. Prudhomme serait-il mort ?

— Non ; mais nous avons été voir avant-hier la *Prise de Pékin*, et lui, la prudence même, a été frappé par le tableau du rêve de l'opium. Je veux en fumer, s'écria-t-il. Anastasie, tu m'en achèteras demain.

— Mais pour quelle raison ?

— Ce n'est pas pour voir en rêve de jolies femmes, soyez-en persuadé, car mon mari est trop rangé !

— Oh ! je le sais bien, vous n'avez pas besoin de me le dire. Mais qu'espère-t-il donc rêver ?

— Il me dit qu'il veut voir avant de mourir tous les peuples de la terre s'embrasser : Victor-Emmanuel, l'empereur d'Autriche, le pape, Garibaldi, le czar, les Polonais, tous ces gens-là dîner à la même table.

— Le pauvre M. Prudhomme a donc perdu la tête ?

— Je le crains.

Si M. Prudhomme, le plus sage des mortels, fume de l'opium, tout le monde va avoir cette funeste passion. Ceux qui auront des dettes fumeront de l'opium pour se croire riches ; les peintres qui auront des tableaux refusés à l'Exposition de peinture fumeront de l'opium pour se voir mettre en rêve la croix de la Légion d'honneur à la boutonnière de leur habit ; François II lui-même fumera de l'opium pour s'imaginer qu'il règne encore, etc., etc.

Voyez, monsieur Hostein, où nous conduira votre idée chinoise ! Mais vous vous en moquez, parce que tout Paris ira voir votre fameux décor.

Quelle insouciance !

Adrien Huart.

REVUE LITTÉRAIRE.

*Rien*, un volume par Jules de Prémaray.

Il me souvient d'avoir rencontré quelque part sur les quais une vieille gravure dont la vue m'a chaque fois causé la même émotion.

Rien de plus simple et de plus touchant.

Cela s'appelle la *Convalescence* : une femme, une mère guide en souriant de joie les pas timides encore de son fils revenu à la santé après une cruelle maladie. L'enfant à peine debout étend la main vers ses jouets favoris attristés par un long abandon, et la mère, tout heureuse de cette tentative, semble prononcer du regard ce *sauvé!* dont les dramaturges ont si impitoyablement abusé.

Le souvenir de la vieille gravure m'est revenu à la mémoire en ouvrant le nouvel ouvrage de M. Jules de Prémaray.

« Un jour que je sortais du tombeau... » dit l'auteur au début de sa préface.

Dieu merci ! le tombeau est une exagération poétique, mais la maladie a été une cruelle réalité.

La littérature, une marâtre qui est mère à ses heures, a donc le droit de se réjouir elle aussi en voyant le convalescent revenir à ses travaux aimés et délaissés trop longtemps.

Je pense, — donc je suis... guéri, a dû s'écrier M. de Prémaray.

Nous ajouterons, nous, que jamais le spirituel écrivain n'a pensé plus finement et n'a tenu la plume d'une main plus ferme.

Je n'en veux pour preuve que la dédicace qui précède son livre.

Le sentiment, l'ironie aimable, l'observation s'y mélangent à doses habilement graduées.

Le portique est digne de l'édifice et vous donne tout d'abord l'envie de pénétrer plus avant dans cette lecture.

Entrons sans crainte ; quoique ce soit la demeure d'un solitaire, l'ermite de lettres est un causeur assez fé-

cond pour qu'on ne regrette point les heures passées en sa compagnie.

Dans un excès d'ingénieuse modestie, l'exilé de la foule a humblement intitulé son volume : *Rien*.

N'est-ce pas tout qu'il a voulu dire ?

Tout se trouve en effet dans cette suite d'études, de menus propos de conversation alertes, de mots aiguisés.

L'observation s'y fait aimable, la morale y prend le ton mondain, la mélancolie se hâte d'y rire de peur d'être obligée de pleurer.

Voulez-vous être attendri ?

Faites la connaissance de *l'Homme du troisième cheval*, cet infiniment petit de la Compagnie des omnibus, ce paria à la journée qui, les pieds dans la boue, le corps à la pluie, gravit cent fois par jour la butte des Martyrs ou les hauteurs du Panthéon.

A quoi songe-t-il en fouettant sa Rossinante de renfort ?

M. de Prémaray vous le dira et vous racontera la lugubre histoire d'un de ces déclassés de l'écurie.

Préférez-vous la gâté ?

Vous n'aurez que l'embarras du choix.

Je vous recommande tout spécialement M. Mathieu, l'épicier en retraite. M. Mathieu a la nostalgie des déclassés coloniales. Il est riche, il est propriétaire châtelain, il a des prés, des jardins anglais.

Mais, malgré toutes ses splendeurs, M. Mathieu s'en nuie.

A travers son beau parc

Il s'en allait pleurant

Ses tonneaux de mélasse à l'aspect écoeurant,  
Et songeant, quand les bois s'habillaient de bruyère,  
A ce qui se faisait au marché des Gruyères.

Et pour conjurer cet ennemi invincible, le digne homme n'a trouvé qu'un moyen. Il s'est constitué le pourvoyeur officieux de tous ses voisins de campagne. Il va s'approvisionner chez son successeur, puis il cède à perte aux gens du pays ce dont ils ont besoin. Il a acheté des poids, des balances, son piano lui fait un magnifique comptoir....

N'y a-t-il pas là le germe d'une comédie charmante ?

Vous en rencontrerez à chaque pas des idées de comédie dans le livre de M. de Prémaray. Témoin son croquis du créancier contemporain. La revanche de M. Dimanche, parlant haut, ne se laissant plus dorer la pilule de la politesse et coffrant à Cljchy les don Juan de 1861.

A ces indices seuls on reconnaîtrait l'auteur dramatique sous le conteur, comme certaines pages trahissent le critique sous le courriériste.

C'est vous dire combien cette lecture est variée, c'est prophétiser la vogue certaine et méritée de l'ouvrage.

Après avoir envoyé sa carte au succès pour lui annoncer son retour, M. de Prémaray serait inexcusable de ne pas lui rendre dorénavant de fréquentes visites.

Il connaît le chemin.

Pierre Véron.

CANCANS.

J'ai eu l'extrême avantage de me trouver l'autre soir dans la compagnie de Markowski.

Cet illustre chorégraphe polonais m'a fait l'honneur

THÉÂTRE DE BADE.

31 juillet.

Première représentation : *les Deux amours*, opéra-comique en deux actes, de M. Gevaert, paroles de MM. Eugène Cormon et Amédée Achard.

La saison dramatique a commencé à Bade.

Le premier jour a été marqué par un premier succès. Je ne crois pas, et c'est l'avis de tous les dilettanti qui ont entendu *les Deux amours*, que M. Gevaert ait jamais écrit de la musique où le sentiment de la mélodie et la science harmonique soient plus habilement et plus heureusement fondus.

Le savant auteur de *Quentin Durward* s'est surpassé lui-même. La partition des *Deux amours* abonde en motifs charmants et d'une délicatesse exquise, en mélodies fraîches et venues d'un jet. L'ouverture est un morceau capital d'une facture large qui sera classé parmi les meilleures inspirations de M. Gevaert.

L'idée première du poème est bien simple. Or, on sait qu'au théâtre et en matière de poème d'opéra-comique les idées simples, celles que le public comprend sans peine, ne sont pas les moins bonnes.

Un jeune homme, sir Georges, vit dans une maisonnette au bord de la mer, aux environs de Londres, il est seul et paraît disposé à ne voir et à ne reconnaître personne, pas même sa voisine, miss Jeanne, la jolie fille de sir Williams.

Et cependant ils ont passé bien des années de leur enfance ensemble et autrefois ils ont conduit au baptême un petit vagabond qui est devenu braconnier avec le temps.

Sir Georges paraît avoir un grand chagrin, ce chagrin fait rêver miss Jeanne, qui, pour attirer l'attention du solitaire, chante de sa plus jolie voix.

Sir Georges s'arrête, applaudit et voilà la connaissance faite, non refaite.

Il n'y a que le premier pas qui coûte, dit-on ; sir Georges trouve miss Jeanne si jolie, si gracieuse, si bonne qu'il ne veut plus mourir et lui offre son cœur et sa main.

Miss Jeanne, prise de cette pitié si puissante sur le cœur des femmes, accepte, mais il y a sir Williams et Richard.

Sir Williams est un de ces hommes comme on en voit beaucoup qui prennent des résolutions irrévocables dont ils changent tous les quarts d'heure.

Il avait pris le matin la résolution ferme et inébranlable alors de marier sa fille au voisin Paterson, puis celle de ne la marier jamais, puis celle de ne jamais revoir sir Georges.

En conséquence il embrasse sir Georges avec effusion et lui donne sa fille du premier coup.

Quant à Richard, c'est un marin du pays, un beau garçon que miss Jeanne aimait beaucoup ; mais il est parti il y a dix-huit mois et on n'en a plus aucune nouvelle. Il aura péri sans doute.

Richard a toujours été malheureux ; tous les navires qu'il a montés ont tour à tour fait naufrage.

Voilà donc un mariage arrêté ; il n'y a plus qu'à souper et à signer le contrat. Tom, le braconnier, a déjà fourni le rôti ; sir Williams va trouver le notaire.

Mais en ce moment on entend une voix dans le lointain ; elle se rapproche, un canot paraît sur le rivage, et miss Jeanne, qui tend l'oreille, reconnaît la chanson par laquelle au temps heureux d'autrefois Richard annonçait sa présence.

Elle tombe évanouie dans les bras de Tom.]

C'est Richard, en effet. Il a fait naufrage ; il arrive de la Havane ; il est malheureux. Mais Jeanne ne lui cache pas la vérité. Sa parole est engagée, mais elle ne veut pas qu'il parte sans l'avoir revu, ne fût-ce que pour lui dire adieu.

Cependant sir Georges s'aperçoit de la tristesse de Jeanne ; il la questionne et apprend tout. Il sait bien que Jeanne tiendra sa parole, mais épouser une jeune fille dont le cœur appartient à un autre, est-ce bien possible ?

Richard et lui ne tardent pas à se rencontrer ; tout d'abord leur colère s'allume, elle éclate, ils se provoquent, et il faudra que l'un tue l'autre. Mais, la chose bien décidée, sir Georges veut causer avec Richard qu'il a connu jadis à l'école.

Les aveux du marin, sa franchise, son courage, son malheur constant le touchent. Richard aime si sincèrement miss Jeanne, et Jeanne, de son côté, a le cœur si bien disposé en faveur de Richard !...

Allons ! sir Georges aura un bon mouvement. Il a quel-



maison Martinet, 172, r. Rivoli et 41, r. Vivienne

Lith. Destouches, 28, r. Paradis P<sup>is</sup> Paris.

Fonctionnaires Turcs auxquels on vient de couper les vivres !..... — il ne leur manquait plus que ce malheur !.....

ques centaines de guinées, produit de sa maisonnette et d'un champ qu'il a vendus, il les donnera à Richard pour entrer en ménage. Il fera deux heureux et, lui, renoncera à la vie comme il a renoncé au monde et à la gloire.

Le dévouement de sir Georges ne s'arrête pas là ; il se charge de faire revenir sir Williams à d'inébranlables résolutions et y réussit par une série de raisonnemens qui décident le bonhomme à changer d'opinion spontanément.

Donc Jeanne épousera Richard.

Jeanne se réjouit, mais sir Georges a pris le chemin des falaises : il va se tuer peut-être... On ne sait pas comment finirait ce désespoir amoureux, si Jeanne ne se jetait pas sur les traces du fugitif, si surtout un coureur du roi ne venait apporter à Georges Haendel la nouvelle que son opéra *les Fêtes d'Alexandre*, a obtenu devant la cour un succès d'enthousiasme.

Le roi l'appelle à Londres ; sa carrière est ouverte. Haendel n'a plus qu'à y marcher d'un pas triomphant : les jours d'épreuves sont passés.

A Richard l'amour, à sir Georges la gloire.

Voilà la fable sur laquelle M. Gevaert a écrit une musique toute étincelante des meilleures qualités, les plus solides et les plus mélodiques.

Il a eu cette bonne fortune d'être interprété par cinq artistes intelligens qui ont mis un zèle et un art singuliers à remplir leurs rôles ; tous ont fait ce qu'ils ont pu, et

tous ont été excellens : MM. Jourdan, Prilleux et Grillon, comme M<sup>lles</sup> Monrose et Amélie Faivre.

A ce premier bonheur il en a joint un autre : celui d'être interprété par un orchestre de premier ordre qui a exécuté ce tour de force merveilleux avec le plus merveilleux ensemble et une délicatesse de nuance infinie après trois répétitions seulement.

Nous devons particulièrement des éloges à M. Kœnemann, chef d'orchestre, qui n'a plus à faire ses preuves d'habileté et de science, et à MM. Wuille et Stennebruzgen, professeurs de clarinette et de cor au conservatoire de Strasbourg, qui ont exécuté des solos avec un talent qui eût été remarqué à Paris.

Parmi les morceaux qui ont produit le plus d'effet, nous citerons le grand air de M. Jourdan qui ouvre le premier acte ;

Les couplets de M<sup>lle</sup> Monrose : *Quand sous la charmille*, sa romance si touchante : *Il est au ciel une étoile*, la chanson de M<sup>lle</sup> Faivre, et le trio si gai, si vif *Je te ferai pendre*, un air très large, par M. Grillon ; au second acte un duo avec M<sup>lle</sup> Monrose, puis un morceau capital qui a enlevé l'auditoire, un trio d'un sentiment exquis et d'un mouvement original, chanté par M. Jourdan, M. Grillon et M<sup>lle</sup> Faivre.

M. Jourdan, que Bruxelles a ravi à Paris, s'est montré ce qu'il est toujours, un chanteur consommé, un artiste plein de feu. M. Prilleux a mis au service du rôle de sir William

sa rondeur, sa gaité et sa rare expérience de la scène et du chant ; M. Grillon a été parfait dans celui de Richard.

Vous connaissez M<sup>lle</sup> Monrose et M<sup>lle</sup> Faivre ; la grâce touchante de l'une, la vivacité et l'entrain de l'autre ; jamais peut-être leurs qualités n'avaient brillé de plus d'éclat. Dans le rôle de Tom, M<sup>lle</sup> Faivre a eu de l'esprit comme un charmant démon ; dans celui de Jeanne, M<sup>lle</sup> Monrose a ému et charmé. Comme chanteuses, elles auraient gagné toutes deux leurs éperons si elles ne les avaient pas conquis déjà.

Je puis dire en finissant que depuis très longtemps Paris n'a pas vu un opéra si remarquable à tous les titres, si bien monté et si parfaitement exécuté.

Parmi les auditeurs qui ont applaudi l'œuvre de M. Gevaert, nous devons citer LL. MM. le roi et la reine de Prusse, LL. AA. RR. le grand-duc et la grande-duchesse de Bade, le grand-duc et la grande-duchesse de Mecklembourg-Strélitz, le duc et la duchesse de Cambridge, L. A. S. la grande-duchesse Hélène du Russie, la princesse Marie Hamilton.

Est-ce assez ? je pourrais nommer encore bien d'autres personnages ; mais il me semble que pour une première représentation c'est assez joli.

Combien de représentations de gala qui ne réunissent pas un aussi grand nombre de têtes couronnées !

PAUL GIRARD.

de me donner quelques renseignements sur les fêtes qu'il veut offrir l'hiver prochain.

— Voyez-vous, disait-il, à partir d'octobre j'interdirai l'entrée de mes salons à toute femme un peu légère, mon ambition est d'attirer chez moi l'aristocratie, je nourris même l'espoir d'y voir le corps diplomatique.

— Mais, lui dis-je, ne craignez-vous pas la colère de vos anciennes abonnées, M<sup>lles</sup> Alice, Finette et autres ?

— Je m'en moque et je vous dirai même que j'espère que leur fureur les fera s'expatrier, déjà deux ou trois des leurs sont parties pour la Russie. Ah! ajouta-t-il d'un air sombre, si elles pouvaient toutes y aller, quel joli commencement de vengeance!

Il existe à Paris un spectacle qui me cause les joies les plus grandes.

J'ai nommé l'Hippodrome.

Le directeur de ce colysée pour rire est l'homme le plus étrange de ce temps.

Son amour pour la réclame le pousse à des jovialités qui mettraient en danger la rate d'un croque-mort.

Après avoir longuement exploité les Siamois, que je trouve bien bons garçons entre parenthèses, il vient d'apprendre à l'Europe attentive que son confrère de Londres a gagné quelque huit cent mille francs en lui louant ses scènes et ses costumes, et qu'en face d'une pareille veine il tient à s'associer avec lui pour établir un hippodrome dans la capitale anglaise.

Je vous demande un peu ce que cela nous fait.

La passion de la publicité pousse cet impresario jus-

qu'à raconter au public sa vie privée.

Je ne serais pas étonné de lire d'ici à quelques jours dans les journaux officiels de l'Hippodrome que

M. Arnault, après avoir copieusement déjeuné, s'est fait raser et s'est rendu aux Invalides où il a obtenu du gouverneur la permission de chercher des inspirations dans la grande marmite.

Et dire que malgré tout cela nous sommes une foule de gens qui n'avons jamais pu nous décider à aller voir ses spectacles!

Décidément nous n'avons pas le moindre cœur.

Je demande à mon rédacteur en chef la permission de vous recommander un volume de poésies.

Des poésies! Elle est bonne celle-là, n'est-ce pas? Eh bien! c'est comme ça!

Une plume fautive d'une épée, tel est le titre du volume en question.

L'auteur, fort intéressant, M. Emile Bruneau, est un officier en retraite qui a perdu la vue en Crimée. J'ai lu quelques uns de ses morceaux, et, quoique je ne fasse pas profession de m'y connaître, je vous jure que j'ai été vivement impressionné.

Il y a là du cœur, de l'esprit et une sorte de mélancolie qui étonne chez un soldat.

Il est vrai qu'en certains endroits le soldat prend sa revanche et qu'il est ce qu'est tout soldat français: plein de bonne humeur et de gaieté.

Ernest Blum.

Le gerant: J. PANIER.

Tout Paris connaît déjà le vaste et somptueux établissement qui vient de s'ouvrir rue Le Peletier, n° 16, c'est le *Divan Le Peletier*, le plus brillant et le plus riche café de Paris.

Là ne sont qu'astragales, disait Boileau dans sa spirituelle satire sur le luxe de son temps; là peut-on dire également, en parlant du *divan Le Peletier*, ne sont que dorures, glaces, cristaux, peintures et ornemens les plus riches, et cette profusion de richesses ne nuit pas au bon goût, tant le bon goût et le luxe s'y marient habilement et s'y joignent au comfortable.

Londres a ses luttes de boxeurs et ses combats de coqs; l'Espagne ses courses de taureaux. Venise ses joutes en gondoles, Paris aura ses joutes de billard, joutes plus pacifiques, mais non moins remplies d'attraits.

Un défi a lieu en ce moment au *divan Le Peletier*; une partie est engagée en trois séances et en trois mille points entre MM. Lucien et Désiré, deux de nos plus célèbres professeurs de billard, et dernier l'un des deux propriétaires du nouveau *divan*.

De nombreux spectateurs ont assisté hier à une partie jouée par les deux professeurs du noble jeu, et éblouis par leurs passes brillantes, leurs coups inattendus et hardis, ils ont applaudi à une série de cent quarante quatre points faite par M. Désiré; chose inouïe et qui n'avait pas encore été vue.

On ne peut préjuger du résultat de cette lutte, mais nous ferons connaître à nos lecteurs le nom de celui des deux célèbres professeurs qui aura été déclaré vainqueur.

Le succès de la *Brosse Volta-électrique* de L. Brandus, boulevard Bonne-Nouvelle, 35, se confirme tous les jours. Le *galvanomètre*, qui ne ment pas, qui ne flatte pas, démontre la puissance de cet ingénieux appareil. La *Brosse Volta-électrique* est désormais considérée comme d'un usage indispensable, surtout après le bain.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant, 16.

**OFFICE GÉNÉRAL DES ACQUÉREURS**  
9, rue de la Jussienne, près la rue Montmartre.

**20,000 FR. DE BÉNÉFICE** en achetant de suite un très grand café, hôtel, 5 billards, 35 numéros; prix 45,000 fr.

**HOTEL DE 100 N**os bien meublé, bail 28 ans, loyer 7,800 fr., bénéfices nets justifiés 12,000 fr.; prix 50,000 fr.

**RICHE CAFE** rue Rivoli, loyer 11,000 fr., bail 11 ans, 6 billards, bénéf. nets 20,000 fr.; prix 130,000 fr. Facilités.

**OCCASION.** A céder aux Champs-Élysées, Maison meublée, 40 pièces, bail 18 ans, loyer 12,000 fr., aff. 50,000 fr.; prix 30,000 fr.

**CAFE** à céder, bail 12 ans, loyer 6,000 fr., 2 bill., encoignure, aff. 100 fr. par jour; prix 12,000 fr. Grande occasion.

**A CEDER** Commerce spécial, loyer 1,400 fr., bail 8 ans, aff. 30,000 fr., bénéfices nets 6,000 fr.; prix 15,000 fr.

**GRAND DIVAN LEPELETIER**

16, rue La Fayette, et 11, rue Lepeletier, le plus confortable établissement de Paris, tous les soirs assaut entre les premiers joueurs de billard de la capitale.

**MONOGRAPHIE DES HÉMORROÏDES**, du D<sup>r</sup> A. LEBEL, rue de l'Échiquier, 14, Paris, in-18, prix: 4 fr. Méthode d'une efficacité remarquable, calme en 24 heures. Guérison en quelques jours sans danger de répercussion. Consultations de midi à 4 h.

**ON PEUT DOUBLER SON CAPITAL EN 3 ANS** et sans risques. Exploitation en pleine activité; garanties sérieuses et considérables; preuves à l'appui; réalisation facile. Office commercial et industriel, boulevard Sébastopol, 6, R. D.

Achat **VÊTEMENTS** neufs, vieux et autres objets de **VÊTEMENTS** à bon prix, GOLDNER jeune, rue de l'Arbre-Sec, 54. Lui écrire. Il se rend à domicile.

**POUDRE CORNE**

Brevetée en France S. G. D. G. et à l'étranger.

Désinfectant des lieux. Destruction des punaises, chenilles, vers blancs, courtilliers, limaces, etc. Pré-servatif des fourrures et lainages contre les mites. Guérison de la maladie de la vigne et des vers à soie.

V. CORNE, rue Bertin Poirée, 9 bis.

Dépôt: boul. Saint-Denis, 9.

**BRONZES D'ART.**

Les propriétaires des magasins de bronze (ancienne fabrique Ed. Vittoz et Co), continuent leur exposition de bronzes d'art, pendules, candélabres, lustres, flambeaux, statuettes, groupes, feux, suspensions de salie à manger et objets de fantaisie, rue Popincourt, 88, à la fabrique. Vente à prix fixe.

**GRANDS MAGASINS DE MEUBLES**  
ET TAPISSERIES. St-MONT, 24, St-ANTOINE.

**OFFRE D'ARGENT ET DE CREDIT**

On peut recevoir des emprunts de toute importance contre hypothèque, lettre de change, police d'assurance, titres ou quelque autre sûreté personnelle ou réelle, à des conditions avantageuses. — S'adresser seulement par lettres bien explicatives et affranchies à S. et M., 83, Grange Road, London, S. E. — Point de réponse aux commissionnaires.

**OUVERTURE DE LA CHASSE.**

2,000 *Vêtements complets* en velours rayés 29 fr. toutes nuances, boutons allégoriques, le tout 29 fr. Au Tapis-Rouge, r. du faub. St-Martin, 67 et 69.

L'Office spécial des EMPLOYÉS DE COMMERCE offre  
**A MM. LES COMMERÇANS**

un nombreux personnel d'Employés comptables, Voyageurs, Commis, etc. Bur. 7, r. St-Marc-Feydeau.

**CHEMIN DE FER DU NORD**

SERVICES DIRECTS ET A GRANDE VITESSE.

**ENTRE PARIS ET LONDRES**

**BAISSE DE PRIX**

A dater du 1<sup>er</sup> août 1861, les prix de transport des voyageurs se rendant de PARIS à LONDRES, et vice versa, par le Chemin de fer du Nord et le South-Eastern-Railway, seront réduits ainsi qu'il suit:

PAR BOULOGNE ET FOLKSTONE:

1 <sup>o</sup> Billets simples valables pendant 7 jours			
1 <sup>er</sup> classe. . . . .	60 fr. 20	— 2 <sup>e</sup> classe. . . . .	45 fr. 60
2 <sup>o</sup> Billets d'aller et retour valables pendant un mois			
1 <sup>er</sup> classe. . . . .	93 fr. 75	— 2 <sup>e</sup> classe. . . . .	71 fr. 85

PAR CALAIS ET DOUVRES:

1 <sup>er</sup> classe. . . . .	69 fr. 70	— 2 <sup>e</sup> classe. . . . .	25 fr. 55
1 <sup>er</sup> classe. . . . .	105 fr. »	— 2 <sup>e</sup> classe. . . . .	78 fr. 75

Trajet direct entre PARIS et LONDRES, du matin au soir, ou du soir au matin, au moyen de quatre services par jour dans les deux sens, dont deux à heures fixes par CALAIS et DOUVRES, et deux à heures variables, en correspondance avec la marée, par BOULOGNE et FOLKSTONE.

**DURÉE DU TRAJET: 10 HEURES.**

TRAVERSÉE DU DÉTROIT EN 1 HEURE 40 MINUTES PAR CALAIS, — OU 2 HEURES 10 MINUTES PAR BOULOGNE

**SERVICES A BAS PRIX PAR LA TAMISE**

Billets directs de Paris à Londres, valables pendant dix jours.

PRIX PAR BOULOGNE:

1<sup>er</sup> classe. . 35 fr. — 2<sup>e</sup> classe. . 22 fr. 50 — 3<sup>e</sup> classe. . 20 fr. | 1<sup>er</sup> classe. . 39 fr. — 2<sup>e</sup> classe. . 29 fr. — 3<sup>e</sup> classe. . 22 fr.

PRIX PAR CALAIS:

1<sup>er</sup> classe. . 35 fr. — 2<sup>e</sup> classe. . 22 fr. 50 — 3<sup>e</sup> classe. . 20 fr. | 1<sup>er</sup> classe. . 39 fr. — 2<sup>e</sup> classe. . 29 fr. — 3<sup>e</sup> classe. . 22 fr.



**IRRIGATEURS**

Invention du Docteur EGUIER,

Indispensables pour LAVEMENTS et INJECTIONS. Nouveau Brevet de perfectionnement s. g. d. g. récompense à l'Exposition universelle de 1855.

L'IRRIGATEUR, marque L. F., est reconnu supérieur par tous les Médecins; son tube est à vis mobile; il fonctionne seul; ne se dérange jamais et dure indéfiniment.

PRIX 15 FRANCS ET AU-DESSUS.

DÉPÔT CENTRAL CHEZ **DRAPIER ET FILS** BANDAGISTES-HERNIAIRES  
Rue de RIVOLI, 41, et boul. de Sébastopol, pl. de la Tour-St.-Jacques. — Expéd. dans toute l'Europe.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

**EXCURSIONS SUR LES CÔTES DE NORMANDIE**

BILLETS A PRIX RÉDUITS, VALABLES PENDANT 20 JOURS

AVEC ARRÊT FACULTATIF

A Rouen, Dieppe, Fécamp, le Havre, Honfleur ou Trouville, Pont-l'Évêque, Lisieux, Caen et Cherbourg

1<sup>re</sup> CLASSE 65 fr. ALLER ET RETOUR 2<sup>e</sup> CLASSE 50 fr.

Ces Billets sont délivrés à PARIS (Gare Saint-Lazare), à partir du 1<sup>er</sup> août 1861

Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant, 16.